

Alexis Carrel et la sociobiologie de la décadence: essai d'interprétation

Andres Reggiani, Conference Paper, février 2005

En novembre 1991, dans son Congrès de la Jeunesse à Saint-Raphaël, le Front National de Le Pen institua Carrel comme le « fondateur de l'écologie et un homme de droite ». Cet épisode déclancha une campagne de débaptisation, haute en couleurs qui, en peu de temps effacerait son nom de l'ancienne faculté de médecine Alexis Carrel de Lyon, ainsi que de dizaines des rues des villes françaises. La campagne de débaptisation fut accompagnée par quelques débats amers entre chercheurs, écrivains, journalistes et membres des associations antiracistes engagés dans la campagne contre Le Pen. On débâtait, bien sur, les idées de Carrel dans son livre *L'Homme, cet inconnu* (1935) aussi bien que ses engagements politiques pendant la deuxième guerre mondiale. Par exemple, la débaptisation de la rue Alexis Carrel près du Champ de Mars, à Paris, coïncida avec les débuts à la mi-mars 1994 du procès pour crimes contre l'humanité contre l'ancien membre de la Milice de Vichy, Paul Touvier. Dans un article du *Monde*, le journaliste Bertrand Poirot-Delpech fit le lien entre le médecin et le milicien de manière explicite lorsqu'il écrit :

« A deux pas de l'ancien Vel'd'Hiv où la police parisienne entasse des milliers de juifs en partance pour une mort toute 'carrélienne' ... Avant de jurer l'élimination de la 'lèpre juive' (serment des futurs miliciens) Paul Touvier aurait lu le bon Docteur Carrel qu'on n'en serait pas surpris »

N'était est-ce pas une façon très opportune de faire un nouveau procès de Vichy et de ses partisans comme les historiens Henry Rousso, Eric Conan et Robert Paxton l'ont suggéré dans son livre *Le Passé qui ne passe pas ?* Oui, en partie, surtout lorsque les archives sur l'eugénisme raciste et sur le collaborationisme de Carrel furent publiées et utilisés pour dénoncer en même temps le régime de Vichy et le Front National comme le titra le journal *Lyon Libération* « de Pétain à Le Pen en passant par Carrel »

Mais l'histoire allait plus loin. Deux articles, l'un de la journaliste française Catherine Simon dans *Le Monde*, et l'autre de l'écrivain anglo-pakistanaï, Tariq Ali dans *Le Monde Diplomatique*, révélaient l'appropriation de l'œuvre idéologique de Carrel, surtout celle de *L'Homme cet inconnu*, par les intellectuels islamistes fondamentalistes. Ces idées pouvaient donc être utilisées pour, à la fois justifier l'eurocentrisme et attaquer la modernité européenne.

Mais l'affaire ne s'arrêta là non plus. En mars 2000 PPL Therapeutics, le même laboratoire britannique qui avait cloné le mouton Dolly en 1997, annonça le clonage de cinq petits cochons, dont deux furent prénommés Alexis et Carrel ! Les scientifiques français firent grises mines, il leur était inacceptable qu'une expérience scientifique révolutionnaire soit associée à quelqu'un qui approuva l'élimination des individus anormaux.

L'affaire Carrel confirme ainsi que « alors que toute l'histoire est une histoire contemporaine, quelques histoires sont plus contemporaines que d'autres. » Peu de scientifiques, et encore moins de Prix Nobel, ont engendré tant de controverses. Afin de comprendre pourquoi Carrel demeure « un passé qui ne passe pas », il nous faut nous tourner vers un champ historique plus large et plus complexe en France, en Europe, et aux Etats-Unis.

1. Prenons, d'abord, le rôle de Carrel comme icône spirituel au sein de la pensée catholique de l'après deuxième guerre. Les biographies, les mémoires, les souvenirs personnels et les textes commémoratifs publiés des années 50 au début des années 90 décrivent Carrel, dans l'ensemble, comme une voix spirituelle prophétique qui dénonçait les démons de la civilisation moderne. Jean-Jacques Antier, Albert Bessières, Jean-Marie Cassagnard, Henriette Delorme, Joseph Durkin, Fernand Lelotte et John O'Brien ont tous lu, au moins en partie, *L'Homme cet inconnu*. Dans leurs ouvrages ils insistèrent tous sur les valeurs spirituelles de Carrel en passant sous silence son appui du fascisme et de l'eugénisme. Cette « redécouverte » catholique du scientifique fut construite sur ses écrits les moins connus qui étaient tous teintés de religion. Je fais référence ici à ses essais comme *La Prière* qui fut épuisé rapidement après sa parution en mai 1944, ou à son essai inachevé *Réflexions sur la conduite de la vie*, publié en 1950 ; il y a aussi son roman *Le Voyage de Lourdes*, publié *post mortem* en 1948 mais qu'il avait écrit en 1903, ou encore son *Journal, 1893-1944*, publié lui aussi *post mortem* en 1956. Ils parurent tous chez Plon et furent traduits dans de nombreuses langues. Cette réhabilitation de Carrel, ou plutôt devrait-on dire sa « réinvention » d'après-guerre comme humaniste et mystique explique très largement pourquoi, pendant près de cinquante ans, son nom fut surtout associé à la médecine et à la pensée catholique et non à Vichy et à l'eugénisme. Il y avait aussi dans ce phénomène comme une tentative de redorer le blason du passé en clamant la gloire oubliée de la science française. C'est sous cet angle que l'on peut interpréter la dénomination des rues et des endroits publics sous son nom dans les

années 60 et 70, tout autant que la reconnaissance de son héritage scientifique par Robert Debré, personnage central du Comité médical de la Résistance.

Corriger les injustices politiques et historiques mène à se demander pourquoi la France et qui en France « perdit » Carrel au profit des Américains. C'est *Action Française* qui fut le premier à répondre à cette question. En effet, c'est dans ces termes qu'en octobre 1912, le journal de Maurras annonça le prix Nobel de Carrel :

« Le Docteur Carrel est français. Le fait vaut qu'on le signale ! Il met en lumière les merveilleuses qualités créatrices de notre nation. A chaque fois qu'une route nouvelle est tracée, une synthèse scientifique élaborée, c'est l'effort de l'un des nôtres qui en a fourni les moyens (...) or dans notre pays envahi par les métèques, dans cette France qui ouvre toutes grandes, aux juifs de Russie, les portes de l'Institut Pasteur, il n'y a pas de place pour le Docteur Carrel. Dans le temps de ses études à Lyon, le lauréat d'aujourd'hui donnait les plus belles espérances mais il allait à la messe, et il ne s'en cachait pas, ce qui lui valut l'hostilité d'(Victor) Augagneur. Ce brutal sectaire alors professeur en exercice (il était aussi le maire de Lyon) mit obstacle à la carrière de ce 'calotin'. Et le Docteur Carrel s'expatria (...) Encore est-il heureux qu'Augagneur n'ait pas pu traiter le médecin Carrel comme les 'grands ancêtres' traitèrent le chimiste Lavoisier. »

La presse monarchiste fut la première à populariser le mythe du scientifique catholique victimisé par le sectarisme des anticléricaux. De plus, en faisant un parallèle avec Lavoisier et le Comité de Salut Public pendant la Révolution, l'extrême droite commençait à utiliser Carrel pour finaliser de vieilles batailles avec la gauche. Au centre de ce mythe se trouve un voyage à Lourdes en 1902 pendant lequel Carrel s'est trouvé mêlé à la guérison « miraculeuse » d'une jeune fille. En effet, il visita ce lieu de pèlerinage à peine un an après la dissolution par le gouvernement des « ordres religieux non-autorisés » ce qui était aussi l'année où l'organisation du pèlerinage annuel du Diocèse de Lyon à Lourdes devint le symbole de la lutte qui opposait l'Eglise à la République. Bien que nous n'ayons aucun récit « objectif » de ce périple à Lourdes, il semble qu'il fut motivé par des raisons scientifiques et religieuses. Comme nombre de médecins, 300 y venaient tous les ans, Carrel voulait examiner

la cicatrisation ultra-rapide que l'on disait s'opérer au cours d'un miracle. Ce qui distinguait Lourdes des autres lieux saints catholiques dans le monde, était le Bureau des constatations médicales qui était chargé d'enregistrer et de certifier les guérisons. En mai 1902 Carrel remplit un rapport pour ce Bureau à la tête duquel se trouvait un prosélyte fanatique, Gustave Boissarie. Ce rapport décrivait la guérison soudaine de la tuberculose d'une jeune fille après avoir été plongée dans l'eau sacrée. Bien évidemment, la presse eut rapidement vent de l'histoire et força Carrel à s'expliquer clairement sur cette guérison.

Etant donné le climat politique tendu de l'époque, il aurait été difficile d'éviter une polémique une fois que sa patiente l'avait nommé comme témoin de son « miracle ». Un démenti public en déclarant qu'il n'avait aucune explication médicale de cette guérison aurait aliéné en même temps les catholiques et les anti-cléricaux. Malgré tout, sa sensibilité religieuse le convainquit que cette jeune fille avait été miraculée. Pourtant, il n'osait pas et ne pouvait pas l'admettre publiquement. Il trouva une parade en écrivant *Le Voyage de Lourdes* dont le protagoniste était le jeune docteur Louis Lerrac (qui n'est autre que le verlen de Carrel !). Il est difficile de lire ce récit sans penser au texte critique sur le lieu saint, s'intitulant *Lourdes* (1891) par Emile Zola. Alors que Zola en fait un foyer de maladies, un centre d'intrigues réactionnaires, de superstition et d'hystérie féminine, Carrel en fait un lieu choisi de Dieu pour se révéler aux masses souffrantes et au scientifique agnostique pour qu'il y trouve le chemin de la foi. Les catholiques voient dans cet écrit de Carrel la source de son « échec » en France, c'est-à-dire de son impossibilité de mener une carrière scientifique et de sa décision d'émigrer.

2. Les choses ne furent pourtant pas aussi simples. En 1904, il émigra au Canada convaincu qu'il n'y avait aucun future en France pour la médecine expérimentale. Cela était peut-être une supposition quelque peu exagérée, formée sous le double impact de l'épisode de Lourdes et de son échec au concours. Cela dit, ce n'était pas non plus tout à fait faux car la recherche à l'époque n'était pas un domaine prometteur malgré le succès de Pasteur, et il était un secteur en déclin. Comme l'ont montré Thomas Bonner et d'autres, pendant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle la France laissa sa suprématie scientifique à l'Allemagne, puis l'Europe entière laissa sa place aux Etats-Unis après la Grande Guerre. Les alternatives à la recherche, c'est-à-dire l'enseignement ou le soin, n'intéressaient pas Carrel ; et si il s'était

imposé la présentation des concours, c'est qu'il n'avait pas d'autres options. Tout cela explique son manque de préparation tout comme son échec à trouver des professeurs influents qui l'auraient aidé tout au long de son processus de sélection. Nous en venons donc au problème du succès de Carrel aux Etats-Unis. Peu de temps après son séjour à Lourdes, il publia un article dans *Lyon médical* sur une nouvelle technique de chirurgie vasculaire connue sous le nom de triangulation qui le fit devenir une célébrité internationale. Ces premiers travaux n'eurent que peu d'échos en France, mais ils lui ouvrirent de nouveaux horizons, d'abord au Canada, puis dans les universités américaines. Le point important de cette expatriation est qu'elle coïncidait à un moment crucial de l'histoire de la formation médicale américaine alors que les vieilles écoles médicales privées étaient remplacées par des centres hospitaliers universitaires employant des scientifiques se vouant à l'enseignement et à la recherche, financés en majorité par des donations de riches philanthropes. Une grande partie de ce modèle était d'inspiration allemande, particulièrement l'aménagement des cursus et le système intégré de recherche et d'enseignement. Au temps où Carrel arriva, ce système était adopté par les plus prestigieuses écoles de médecine américaines comme Johns Hopkins, Harvard, Chicago ou Yale.

L'Institut Rockefeller fut fondé sur ce modèle. Financé par une généreuse dotation de la Fondation Rockefeller – qui eut un rôle fondamental dans la modernisation de la formation médicale vers une démarche scientifique accrue – l'institut recruta en quelques années seulement, quelques-uns des scientifiques américains et européens les plus prometteurs dont certains seraient Prix Nobel. Au sein de l'Institut, Carrel trouva tout ce à quoi il aspirait et que la France lui avait renié c'est-à-dire un cadre idéal pour mener ses recherches à bien, dans un laboratoire équipé et muni d'une équipe compétente, sans vraie contrainte budgétaire, ni pression politique ou pratiques népotiques. Bien qu'il ait eu tendance à surestimer et idéaliser la recherche américaine – ce que beaucoup n'admettaient pas en France --, la différence de condition de travail entre les deux pays était évidente. Ainsi, sans l'avoir anticipé, sa carrière bénéficia de la combinaison d'une économie américaine prospère, d'une réforme en profondeur de l'éducation supérieure et de l'ouverture d'opportunités de carrière à de jeunes et nouveaux talents dans des domaines très spécialisés.

Malgré cela, la carrière de Carrel n'eut rien d'orthodoxe. Ses collègues se plaignaient souvent que les mises en scène élaborées avec lesquelles il conduisait ses expériences

contribuaient à les envelopper d'« un cocon de charabia obscur. » Son laboratoire à l'Institut Rockefeller en était un brillant exemple. Sa salle d'opération n'était faite que de plomb pour qu'elle soit facilement stérilisée par la vapeur. De la même manière, pour maximiser sa vue, il peignait sa salle en noir, en utilisant des linges et des blouses noirs. Il n'est pas difficile d'imaginer l'impression que cela donnait à ceux qui le regardaient opérer. La visite de célébrités telles que Sarah Bernhardt, Henri Bergson, Albert Einstein ou Charles Lindberg illustre au combien Carrel et son laboratoire étaient devenus les incontournables du paysage culturel new-yorkais d'alors. Parallèlement, certains scientifiques exprimaient leur réticence quant à cette démonstration théâtrale qui pouvait avoir un impacte négatif contre ce nouveau champ expérimental qu'était la culture des tissus et qui tentait à tout prix de se faire reconnaître.

3. Cela nous amène à l'analyse d'un autre point qu'on pourrait formuler comme la tension entre la soumission aux codes implicites du monde de la recherche et la volonté de s'exposer au public. Nous pouvons trouver ici un autre lien possible entre la biographie de Carrel et l'histoire culturelle des années 1920-1930. Cette tension peut être comprise comme le produit d'un ancien phénomène assez répandu dans l'histoire culturelle française qui a été récemment analysé par Louis-André Fischer dans *Le Bistouri et la plume*, c'est-à-dire, la tradition du médecin-écrivain. Mais c'était aussi la manifestation d'un conflit vrai et ressenti entre une demande de connaissances spécialisées et un besoin de développer une conception de la personne humaine plus compréhensible ou plus globale et aussi de faire connaître leur travail à une audience plus large. Pendant l'entre-deux-guerres, la réponse aux dangers posés par l'ultra spécialisation amena deux processus culturels liés l'un à l'autre : la vulgarisation des sciences et le holisme médical.

Cette vulgarisation des sciences était souvent le premier pas d'un scientifique vers une carrière publique ou une carrière littéraire. C'est en partie à travers cette tradition que l'on doit comprendre les origines et le sens de *L'Homme cet inconnu*. Pourtant les livres de vulgarisation des sciences du 20^{ème} siècle étaient radicalement différents de ce du 19^{ème} comme nous le rappelle Benoît Lecoq dans *L'Histoire de l'édition française* – ouvrage collectif dirigé par Henri Martin, Roger Chartier et Jean-Pierre Vivet – car les vulgarisateurs du 20^{ème} siècle tel que Carrel, étaient eux-mêmes des célébrités très spécialisés qui ne se

satisfaisaient plus de l'unique reconnaissance de leur milieu mais qui recherchaient à rendre public l'importance et l'originalité de leurs découvertes à la masse de lecteurs cultivés. L'un des traits distinctifs de cette tendance en était ce penchant vers l'humanisme et la spiritualité. Les contemporains de Carrel comme André Georges, Louis de Broglie ou Rémi Collin devinrent des auteurs connus en écrivant des livres dans lesquels ils mélangeaient des descriptions scientifiques avec des spéculations philosophiques. On le retrouve dans *Les Grands appels de l'homme contemporain*, *Le Véritable humanisme* et *Le Message social du savant*. Le holisme était l'une des expressions les plus populaires de ce rapprochement entre science et culture. Utilisé pour décrire différents types de médecines non-orthodoxes – le constitutionalisme, la biotypologie, la psychobiologie, le néo-hyppocratisme, la naturothérapie et l'homéopathie --, le holisme médicale se définissait comme le rejet du réductionnisme, un terme qui était souvent usité pour décrire la biomédecine de laboratoire. Les holistes de différents bords s'accordaient aussi à ce que les médecins adoptent une approche plus « intégrale ou synthétique » pour soigner en prenant en compte l'être humain dans son entier d'un point de vue psychologique, physiologique et spirituel. En dépit de leur culture nationale, politique et scientifique particulière, les travaux édités par George Weisz et Christopher Lawrence illustrent bien cela. Les holistes européens et américains partageaient les mêmes concepts et les mêmes métaphores qui visaient non seulement à redéfinir la relation entre le savoir médical, le corps humain et son environnement mais aussi à restaurer une relation plus intime entre le médecin et son patient ainsi qu'une unité professionnelle et sociale perdue.

Carrel est un des meilleurs exemples de la convergence entre la vulgarisation scientifique et le holisme biomédicale international. Toujours entre la France et les Etats-Unis, sa pensée exprimait un mélange éclectique de médecine américaine constitutionnelle et d'humanisme médicale français. Il n'est pas évident d'établir des modèles clairs d'influences intellectuelles, mais on pourrait argumenter qu'il était séduit par les vues anti-réductionnistes que défendaient certains de ses collègues à l'Institut Rockefeller comme Simon Flexner, Samuel Meltzer ou George Draper. De plus, une de ses sources principales d'inspiration était le président de la Fondation Rockefeller et qui était aussi un philanthrope, Raymond Blaine Fosdick. De même, les longs séjours annuels en France de Carrel, ainsi que ses relations intimes avec les médecins de son Lyon natal, lui permirent de fréquenter le biotypologiste,

René Allendy, les humanistes catholiques du monde médical, René Biot et René Leriche et les néo-hyppocrates, Pierre Delore et Paul Desfosses.

Il y a trois autres perspectives possibles par rapport auxquelles on peut comprendre la carrière de Carrel comme « penseur. » Dans une première perspective, on peut ainsi suivre les historiens Fritz Stern et Jeffrey Herf dans ce qu'ils ont appelé « le désespoir culturelle » et « le modernisme réactionnaire. » Ces concepts nous permettent de recentrer Carrel comme faisant parti d'une réflexion sur la décadence et la crise de la civilisation qui s'infusait dans l'élite occidentale depuis la fin des années 1890 et qui s'accentua après la Première Guerre Mondiale. A cette pensée s'associèrent notamment Oswald Spengler, Aldous Huxley, José Ortega y Gasset, Madison Grant et T. Lothrop Stoddard. Les Français aussi avaient leur cohorte de pessimistes prestigieux qui désespéraient du déclin de leur nation et du danger imminent de l'américanisation. On comptait parmi eux Albert Demangeon, George Duhamel, Robert Aron, Arnaud Dandieu et Henri Decugis. Une seconde perspective peut se concentrer sur les technocrates et les intellectuels non-conformistes de l'entre-deux-guerres, étudiés par Jean Loubet de Bayle, Gérard Brun, Richard Kuisel et Daniel Lindenberg. C'était un groupe très éclectique de penseurs qui cherchaient des réponses aux problèmes socio-économiques de leur pays allant au-delà des frontières traditionnelles d'un débat partisan idéologique. Le succès de *L'Homme cet inconnu* et la participation de Carrel au Centre d'étude des problèmes humains de Jean Coutrot nous offre un moyen de le relier à ce que faisait Robert Aron, Emmanuel Mounier, Alfred Sauvy et d'autres. Dans une troisième perspective, je mentionnerai les récents débats sur la construction de l'« homme nouveau » dans les régimes fascistes et autoritaires. Cette approche est utile pour replacer Carrel dans un contexte français, comme le fait Francine Muel-Dreyfus dans son étude sociologique de genre, *Vichy et l'éternel féminin*, ainsi que dans un cadre plus large encore, qui prend en compte les précédents du 19^{ème} siècle et la dimension européenne de la recherche d'une nouvelle « image de l'Homme » -- pour utiliser le titre du dernier livre de George Mosse. Le livre récent dirigé par Marie-Anne Matard-Bonnucci et Pierre Milza, *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste*, publié chez Fayard est un bon exemple de la façon dont cette quête fut accomplie dans différents contextes nationaux de l'Allemagne nazi à l'Italie fasciste en passant par le régime de Vichy en France, à la dictature de Salazar et de Franco au Portugal et en Espagne.

4. Comment faire sens, dans ce contexte plus large, de *L'homme cet inconnu* ? Le livre adhéraît sans detours aux politiques autoritaires, au style fasciste et à l'eugénisme raciste. De plus, l'auteur s'exprima lors de conférences publiques en faveur de l'euthanasie qu'il projetait comme un moyen pour soulager des charges financières qu'imposaient les plus âgés et les malades aux membres « normaux de la société. » Insister sur le fait que Carrel n'était pas un Himmler, ne doit pas obscurcir ses responsabilités dans la diffusion et l'accréditation d'idées racistes. Il est vrai que son adhésion au fascisme était nuancée. Mais son ambivalence à l'égard d'Hitler et de Mussolini venait d'un rejet élitiste du radicalisme plébéen de fascistes et de nazis ainsi qu'à la menace potentielle qu'incarnaient l'Allemagne et l'Italie. A la fin des années 30, ces doutes furent oubliés par son obsession du complot juif-bolchévique pouvant semer les graines du désastre occidental annoncé au bénéfice de Staline. Comme bien d'autres sympathisants d'extrême droite, il se prononça en faveur du Pacte de Munich et exprima son espoir que France et l'Angleterre laisseraient les mains libres à Hitler en Europe de l'est.

On peut faire une argumentation pareille quant à sa position sur l'eugénisme. Si il montra quelques réserves envers la restriction du mariage et la stérilisation obligatoire des « anormaux, » c'est parce qu'il avait des doutes sur la nature héréditaire de certaines maladies dégénératives. Malgré tout, il n'hésita pas à prendre parti pour l'eugénisme nazi. En décembre 1935, il reçut une lettre de la maison d'édition allemande Deutsche Verlags-Anstalt, lui demandant de faire certains changements pour la publication allemande de *L'Homme cet inconnu*. L'éditeur voulait qu'il y insérât une référence explicite aux lois raciales adoptées par le régime national socialiste « pour ce qui concerne la stérilisation d'hommes souffrant de maladies héréditaires et la castration de criminels sexuels incurables. » On se rappellera qu'à la fin de 1935 le régime hitlérien avait mis en application un certain nombre de lois biologico-raciales, en particulier les lois de novembre et juillet 1933 et de juin 1935. Entre janvier 1934 et septembre 1939, il en résulta que quelques 320 000 personnes, soit 0,5 pourcent de la population allemande, subirent une stérilisation forcée pour avoir supposément eu des gènes « récessifs » qui aurait pu mettre en danger une descendance – la grande majorité fut déclarée faible d'esprit et schizophrène. Carrel s'exécuta à la demande de l'éditeur nazi et soumit promptement le paragraphe additionnel suivant dans *Der Mensch, das unbekannte Wesen* (1937) :

« Le gouvernement allemand a pris des mesures énergiques contre la propagation des malformés, des malades mentaux et des criminels. La solution idéale serait la suppression de chacun de ces individus dès qu'il s'est montré dangereux. »

Il est évident que les Nazis n'avaient pas besoin des idées de Carrel, pourtant, ils l'utilisèrent pour donner une respectabilité à leur projet assassin. De fait, il y a des preuves qu'ils percevaient sa biopolitique dans la même ligne que la leur. Au procès des médecins à Nuremberg en 1946, le responsable du programme pour l'élimination des handicapés mentaux, Karl Brandt, déclara que la stérilisation et que l'élimination « des vies ne valant pas la peine d'être vécue » étaient basées sur des idées et des expériences américaines ; il cita spécifiquement *The Passing of the Great Race* de Madison Grant et *L'Homme cet inconnu* de Carrel.

Cela n'est pas vraiment une surprise puisque le livre de Carrel contenait les préjugés typiques de la littérature du déclin. Dans la préface de l'édition américaine de 1939 il écrit : « La civilisation est une maladie qui est presque toujours mortelle ». La thèse principale du livre exprimait la croyance, partagée par un grand nombre, en une profonde crise de la civilisation occidentale qui demandait des solutions radicales pour se résorber. Ce n'était pas une crise politique mais une « crise de l'Homme », c'est-à-dire d'une forme particulière du processus de civilisation – comme dirait Nobeit Elias – qui privilégiait le matériel à l'encontre du progrès spirituel. Un tel développement avait causé un fossé entre une maîtrise sophistiquée de la nature et une mauvaise connaissance de l'humain. A cause de cette connaissance incomplète, les dirigeants ont fait de mauvais diagnostics des besoins réels de l'être humain et appliquèrent des mesures mal adaptées pour solutionner la crise. Ceci, selon Carrel, constituait la base du problème de toutes les idéologies modernes car toutes privilégiaient une seule dimension de l'être humain et non sa totalité. Les symptômes de la crise étaient là au vu et au vue de tous : dépression économique, instabilité sociale et politique, et guerre.

Selon Carrel, il y avait, sous-jacent, des processus bien plus dangereux encore, qui se formaient. En déviant les femmes de leur devoir naturel à porter et élever des enfants, le féminisme faisait baisser le taux de natalité des classes supérieures mettant en danger le futur des races blanches. Alors que les classes et les groupes ethniques « inférieures » – Africains,

Asiatiques et immigrants de pays pauvres européens – se reproduisaient plus rapidement. Le nombre grandissant d'handicapés mentaux aggravait ce processus de dégénérescence biologique et amenait d'avantage de criminels et d'asociaux. Cette obsession des possibles conséquences sociales et biologiques des maladies mentales mena Carrel à participer en tant qu'expert chirurgien à un comité de conseil pour la stérilisation, organisé par l'Association américaine des « éleveurs » – le plus puissant des lobbys américains pour l'eugénisme – ayant pour but « d'éliminer les souches défectueuses » de la population. Basée sur la proposition soumise par cette association et conjointement du Bureau de l'eugénisme américain (*Eugenics Records Office*), le Congrès américain vota en 1924, une loi raciste qui restreignait l'entrée des immigrants de l'Europe du sud-est.

Les solutions de Carrel pour résoudre la crise reposaient sur deux piliers centraux : une science de l'homme compréhensive et globale, et une biopolitique régénératrice basée sur l'eugénisme ce dont j'ai déjà parlé. Je vais y retourner dans un instant. Pour le moment, je dirai que son eugénisme n'avait rien de cohérent ; c'était plutôt une vague combinaison de divers biomédecines et d'éléments démographiques tels que l'hygiénisme et le natalisme français, la biotypologie italienne et l'eugénisme américain. Cette apparente incohérence mêlée à sa longue aversion dédaigneuse pour la politique expliqua son rôle marginal dans les mouvements eugénistes français et américains. A l'exception de sa présence dans le Comité de stérilisation qui était principalement nominatif, il ne prit part dans aucune organisation publique avant la fin des années 30. En conséquence, son influence s'explique autrement. La question principale pour lui était de savoir comment maintenir les bénéfices de la sélection naturelle dans un contexte dans lequel l'hygiène publique et la médecine préventive faisaient survivre les « mal adaptés » et leur permettaient de se reproduire. Pour promouvoir la création d'une « aristocratie biologique, » il proposa des mesures natalistes basées sur la valeur biologique et sur une campagne éducative pour dissuader les gens de se marier avec des familles « biologiquement inférieures. » C'est dans le dernier chapitre de son livre intitulé « La reconstruction de l'homme, » qu'il se montra le plus franchement pour l'eugénisme. Dans son passage le plus cité, rejoignant l'argument de Foucault sur l'ordre social et la punition corporelle, Carrel parle « du problème non résolu de la foule immense des déficients et des criminels. »

Certains comprennent ce passage comme son accord pour la peine de mort, ce qui n'est pas faux mais qui n'est qu'une partie de l'argument de Carrel qu'il développe dans ses chapitres précédents. Il devrait être clair que dans la dernière phrase de cette citation, le critère derrière l'élimination des individus « dangereux » n'était pas pour dissuader les criminels potentiels mais pour préserver (je cite) « le but suprême de la civilisation » en organisant une société « par rapport à l'individu sain. »

Examinons maintenant la science de l'homme. Il la concevait comme l'étude de tout ce qui pouvait avoir trait à l'être humain, depuis le climat et l'alimentation à l'esthétique et les sensations extra-sensorielles. Le but étant de faire une « synthèse » totalisante – mot clé pour Carrel – qui permettrait aux « dirigeants fascistes et démocrates » de construire une civilisation « adéquate aux besoins des hommes. » (entre guillemets) Les chapitres du milieu du livre, 3 à 7, sont remplis de descriptions du corps, puis des activités physiologiques et mentales, puis du temps intérieur, puis des fonctions adaptatives... ce qu'il définissait comme « une synthèse. » Ces chapitres contenaient aussi plusieurs affirmations polémiques telles que la revendication claire que le mysticisme, la télépathie et la voyance pouvaient établir des connaissances aussi solides que les sciences dures – ici pour la première fois, en plus de 30 ans, il fait référence aux miracles de Lourdes. Plus important encore, c'est parce qu'il voit les idéologies comme des sources d'illusions et d'erreurs, qu'il insiste sur le côté non-spéculatif et non-abstrait de la science de l'homme. Celle-ci était supposée être une connaissance empirique ayant pour but de fournir aux pouvoirs gouvernementaux des solutions concrètes aux problèmes humains se basant uniquement sur les lois de la nature. Cette conception aussi anti-intellectuelle d'une connaissance utile pour la société, attirait de nombreux technocrates conservateurs, et deviendra le credo de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains.

Carrel pensait que « LA synthèse » de la connaissance humaine pouvait seulement être accomplie par un petit groupe multidisciplinaire de savants, vivant et travaillant, comme des moines isolés de la société. Aussi utopique que cela puisse sembler, cette vue héroïque de l'élite fut adoptée avec enthousiasme par quelques organisations politico-militaires créées par Vichy, notamment l'école des cadres et la Légion des combattants. Carrel décrivait ce groupe comme un composite d'Aristote c'est-à-dire « un petit groupe d'hommes appartenant à des

spécialités différentes, et capables de fondre leurs pensées individuelles en une pensée collective. » Carrel conçut deux institutions possibles pour cette « intelligence collective. » L'un était un petit centre dédié à la recherche biomédicale comme celui de l'Institut Rockefeller; l'autre était une entreprise plus ambitieuse modelée sur l'Istituto de Biotipologia de Gênes, institué par le régime fasciste en 1939 et dirigé par Nicola Pende. L'idée d'un institut pour la « construction des hommes civilisés » ou Institut de l'Homme, souleva beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme aux Etats-Unis. Là-bas, d'influents personnalités comme l'aviateur Charles Lindberg, l'industriel Henry Ford, le fondateur du *Reader's Digest* DeWitt Wallace, l'industriel des céréales William Kellogg, et les universités de Yale et du Wisconsin lui offrirent une aide financière et des locaux. En France, l'effet le plus immédiat du projet politique de Carrel fut sa participation, avec les philosophes Aldous Huxley et Pierre Teilhard du Chardin, dans le Centre d'études des problèmes humains crée par l'ingénieur-intellectuel Jean Coutrot.

Pourquoi toutes ces personnalités croyaient-elles en Carrel ? Pourquoi son livre fut-il un succès ? Après tout, il avait eu du mal à trouver un éditeur et c'est Lindbergh qui fit changer d'opinion les éditeurs. Depuis sa traversée de l'Atlantique en 1927, le jeune pilote était devenu le héros le plus populaire des Etats-Unis. Dans les années 1930, Lindbergh redevint le centre de toutes les attentions à cause du rapt et du meurtre de son premier fils encore bébé. L'amitié de Carrel et de Lindbergh était connue de tous ainsi que leur travail commun pour trouver le moyen de prolonger la vie – soit une pompe en verre pour garder les organes vivants hors du corps. L'éditeur new-yorkais, Harper & Brothers, pensa que cette relation pouvait faire vendre le livre. Ils adoptèrent donc deux stratégies commerciales astucieuses : il firent coïncider la sortie du livre avec celle du procès de Bruno Hauptmann, le meurtrier du bébé de Lindbergh ; et ils vendirent les droits au *Reader's Digest* pour publier *Man, the Unknown* dans une version abrégée. Le succès du livre surpassa de loin les attentes les plus optimistes – aux Etats-Unis, certaines bibliothèques publiques durent instaurer des listes d'attente pour que leurs lecteurs puissent emprunter l'ouvrage. La première édition française comme la première édition en anglais s'épuisèrent rapidement après leur parution en automne 1935. Les 3500 copies vendues avant que le *Reader's Digest* commence sa publication d'abrévés augmenta jusqu'à 200 000 en 1940. En France le succès fut encore plus grand, vendu à plus de 250 000 exemplaires en 1940, beaucoup interprétaient l'écrasante

défaite de l'armée française comme une confirmation des prédictions de l'auteur. Et malgré le manque de papier, 70 000 autres exemplaires furent vendus en 1942. Ce qui était encore plus remarquable fut le succès du livre en dehors des Etats-Unis et de la France – en effet, à la fin de la guerre il était traduit en 14 langues.

Cela eut au moins trois conséquences importantes. Premièrement, Carrel fut convaincu qu'il avait une audience pour de futures ouvrages. Tenté par cette idée, il signa un contrat en 1939 avec le *Reader's Digest* pour une série d'articles de vulgarisation scientifique. Deuxièmement, plus il devenait populaire, plus sa réputation et son statut auprès de ses confrères s'amodrirent. Ses affirmations polémiques sur les sujets non-orthodoxes antagonisèrent nombre de ses collègues, en particulier son patron à l'Institut Rockefeller, Herbert Gasser. Cette tension expliqua le pourquoi de son départ de l'Institut, même si il avait pu y continuer ses recherches pendant sa retraite. Enfin, il interpréta son succès comme une occasion de mettre en pratique ses idées. Encouragé par Lindbergh et le Chrétien fondamentaliste prosélyte James Newton, il rédigea plusieurs projets pour l'Institut de l'Homme. Parallèlement, il s'intéressa à la politique intérieure et extérieure. Soucieux par la montée militante de la gauche pendant le Front Populaire, il participa à plusieurs réunions d'organisations fascistes françaises celle des Croix de Feu de Laroque ou celle du Parti populaire français de Doriot.

4. Nous en venons enfin à notre dernier sujet d'analyse: les engagements de Carrel en temps de guerre. Il y a ici au moins deux aspects différents à considérer : son attitude politique et son lègue institutionnel. Pour le premier, j'aimerais tout d'abord faire deux brèves remarques. La première a trait aux raisons de son voyage à Vichy début 1941. Certains expliquent qu'il voulait revoir sa femme pour essayer de la convaincre de partir aux Etats-Unis avec lui. D'autres suggèrent qu'il essayait de fonder un programme d'aide financé par les Américains pour les enfants des régions dévastées. D'autres encore pensent qu'il craignait que la France ne suive le chemin de l'après-guerre civil espagnol – qu'il avait visité avant de venir à Vichy – et qu'il voulait faire une étude préliminaire pour établir la condition biologique de la jeunesse du pays. Quelques témoins contemporains pensaient qu'il avait fait le voyage pour mettre en place l'Institut de l'Homme. Cela semble être une lecture a posteriori de l'histoire mais il faut le prendre en compte. Il serait sans danger de dire que tous

ces facteurs jouèrent un rôle. Mais en définitive, ce qui compta c'est qu'il était réceptif à l'idée d'étudier « les causes de la décadence française » mise en avant par un groupe de technocrates pétainistes.

Deuxièmement, en dépit de son pessimisme et de ses vues critiques des Français, les élites pétainistes percevaient les idées de Carrel comme une variation proche de celles du projet idéologique de Vichy. Il accueillit la chute de juin 1940 et celle de la République avec un mélange de fierté nationale blessée et un sentiment de vengeance assouvie. Non sans ressentiments, il interpréta la défaite de la France comme un signe de ses prédications. Le jour où la France et la Grande Bretagne déclarèrent la guerre à l'Allemagne, il écrivait dans son journal :

« Les lois biologiques ne pardonnent jamais. La récompense du péché est la mort. Nous avons suivi depuis plus d'un siècle des idéologies qui n'ont pas respecté la réalité de notre corps et de notre âme. Il est trop tard à présent. Le repentir sera stérile. Nous allons mourir en tant que grande nation ... Nous serons battus, à cause de notre corruption, de notre vanité et de notre faiblesse. »

Cette vision était celle des lecteurs de *L'Homme, cet inconnu* qui y avait lu une cause morale à la catastrophe nationale, comme une Cassandre dont tout le monde ignorait les avertissements jusqu'à ce que l'histoire lui donnât raison. La rhétorique du renouveau de Vichy et les propositions de Carrel pour régénérer la société étaient fort semblables. Sa spiritualisation de la politique et sa critique de la civilisation moderne correspondait aux métaphores religieuses et aux images bucoliques qui dominèrent les discours pétainistes et ultra-catholiques. La presse de l'époque ne manqua pas de relever ses similarités. En écrivant pour la *Voix française*, Alfred Fabre-Luce utilisa une analogie médicale quand il écrivit que « l'inconnu s'étalait sur la table de dissection de la guerre, » près de laquelle « se tenait Carrel, prêt à tirer la leçon » de la défaite. *La semaine de Paris* décrivit son soutien à Vichy comme « la revanche d'une science française bien trop souvent bafouée, » alors que *La Revue des deux mondes* insistait sur la coïncidence entre la Révolution nationale et la science de l'Homme. Plus important encore, il devint un des auteurs favoris des institutions qui incarnèrent l'ordre nouveau. L'école des cadres considéra sa communauté utopique de moines-savants comme le modèle de leurs propres efforts pour créer une élite nouvelle. Son

nom apparut de la même manière parmi la liste de conservateurs connus et d'intellectuels de droite qui étaient lus et débattus par la Légion française des combattants – avec Jacques Bainville, Léon Daudet, Léonce de Porcins, La Tour du Pin, Frédéric Le Play, Paul Marion, Henri Massis, Charles Maurras, Ernest Renan, Louis Salleron et Gustave Thibon.

Parlons maintenant du legs institutionnel de Carrel. En novembre 1941, son projet de recherches sociobiologiques commença à prendre forme quand Vichy créa le FFEPH. Fondée comme une institution privée d'utilité publique, la fondation recevait un budget annuel de 40 millions de francs – un franc par habitant, un vrai luxe pour l'époque, étant donné les charges financières instaurées par les Allemands. A titre de comparaison, le CNRS recevait 60 millions et l'Institut national d'hygiène 15 millions. Le gouvernement chargea la Fondation d'« étudier les mesures les plus appropriées pour sauvegarder, améliorer et développer la population française. » Pour se faire, elle devait mener des enquêtes, amasser des statistiques, mettre en place des laboratoires, monter une bibliographie sur « les problèmes humains » et trouver des « solutions pratiques » pour « améliorer les conditions physiologiques, mentales et sociales de la population. »

Jusqu'où la Fondation incarnait-elle les idées de Carrel ? Il n'y a pas de doute sur le fait que Carrel et ses associés la conçurent comme un produit direct de *L'Homme cet inconnu* et de l'Institut de l'Homme. Cette relation fut explicite dans le premier cahier de recherches de la Fondation qui a retranscrit les arguments du livre de Carrel. Il présentait la Fondation comme une matérialisation des « idées d'hier » et comme l'expression de la volonté de la nation pour combattre « la dégradation de l'individu et de la race. » Elle était considérée comme une entreprise originale appliquée à la recherche sociobiologique – c'est-à-dire, visant à produire des informations pour développer des politiques – basée sur l'analyse de problèmes spécifiques et de synthèses globales des résultats trouvées à travers une recherche multidisciplinaire, expérimentale et empirique. Le deuxième cahier, publié fin 1944, offrait une synthèse détaillée de la gamme de projets accomplis ou en chantier. Ce document affirmait de manière plus directe son profil singulier et le démarquait des autres institutions scientifiques en déclarant étudier des problèmes humains encore non étudiés jusqu'alors, par l'utilisation de nouvelles méthodes qui prenaient en compte l'individu comme une « personne humaine globale. »

Selon ces documents, la Fondation appliquait « le principe de l'expérimentation scientifique à toutes les disciplines qui participent à l'étude des problèmes de l'homme. » En rejetant l'argumentation théorique comme une quête stérile, elle prenait en compte les « leçons de l'expérience » comme son seul principe. Ceci était un autre trait distinctif de la Fondation telle qu'elle se définissait. Dans la préface d'une série de conférences publiée sur « la formation de futurs cadres » qui avaient été données par des membres de la Fondation dans divers lycées parisiens, Carrel insista sur le besoin de « vous débarrasser de certaines de vos habitudes d'esprit. (...) ce n'est pas par l'analyse logique, ni par la critique, ni par le dénigrement que l'on résout les problèmes humains, car tout problème humain intéresse le sentiment autant que la raison. »

L'accent mit sur l'originalité de l'entreprise était en partie conçue pour justifier l'existence de la Fondation vis-à-vis de l'Etat et des autres institutions telles que le CNRS qui étaient en compétition pour se partager les maigres ressources. Carrel et ses associés savaient l'importance de trouver d'autres appuis pour légitimer leur œuvre. Ils s'associèrent donc à d'autres centres internationaux comme les instituts Pasteur, Rockefeller et Kaiser-Wilhem. Jean-Jacques Gillon, co-directeur avec Carrel du département de biologie de l'adolescence, alla plus loin dans ce sens, et chercha à placer la Fondation sur les rangs de « l'humanisme scientifique, » compris comme l'étude empirique et complète de l'être humain. Il concevait la Fondation à la fois comme la révolution non-achevée de la Renaissance – non-achevée car les percées scientifiques du 17^{ème}-18^{ème} siècles avaient été bloquées par les distorsions littéraires – et comme l'incarnation de la « Nouvelle Atlantis » de Francis Bacon, une civilisation mythique dirigée par un conseil supérieur d'experts.

Plus proche de son époque, Gillon décrivait la Fondation comme l'expression de la « nouvelle ère spirituelle » qui, dans les années 20 et 30, avait attiré Carrel, Henri Berr, Jean Coutrot, Raymond Fosdick et Julian Huxley à l'idée de la synthèse de la connaissance et de l'humanisme scientifique. Il le lia aussi à l'eugénisme contemporain. Pourtant, il est intéressant de noter qu'il inséra la Fondation dans une lignée anglo-américaine et non française. Il insista surtout sur l'influence des Britanniques Francis Galton (père de l'eugénisme), de Karl Pearson (fondateur de la biométrie), Léonard Darwin (le fils de Charles et président de la Société de l'éducation eugénique britannique) et d'eugénistes racistes américains comme T. Lothrop Stoddard et Albert E. Wiggam. Les références de Gillon à

Stoddard et Wiggam sont importantes pour deux raisons. Premièrement, ils illustrent tous deux l'importance relative de ce que j'appellerai « le facteur américain » dans le profil intellectuel, si je puis dire, de la Fondation. Deuxièmement, ils révèlent les implications gênantes potentielles de l'eugénisme.

Les idées de Gillon s'inspiraient du livre de Stoddard *L'Humanisme scientifique*. Son auteur était l'un des plus populaires défenseurs du racisme nordique des années 20-30. Il était membre du bureau exécutif de la Ligue américaine du contrôle des naissances, la première organisation à défendre le contrôle des naissances et de l'avortement dans un but eugéniste aux Etats-Unis, et il était membre du conseil de la Société américaine d'eugénique. Il diffusa des idées racistes et eugénistes sur des pamphlets touchant une large population comme *La Galerie des types juifs* (1918), *La Vague déferlante des couleurs contre la suprématie du monde blanc* (1920) et *La Révolte contre la civilisation* (1922). Stoddard était un membre actif dans le mouvement suprématiste des blancs (alors à son apogée aux Etats-Unis) – c'était un officier du Ku Klux Klan dans le Massachusetts – et il déclarait publiquement son admiration pour Hitler. Wiggam était aussi l'un des avocats les plus influents de l'eugénisme aux Etats-Unis. Dans les années 1920, ce moraliste pharisaïque, ce fanatique religieux et ce lobbyiste redoutable faisait des conférences pendant lesquelles les participants devaient remplir des fiches sur l'histoire de leur famille qui étaient envoyées au Bureau de l'eugénisme américain. Ce même Wiggam publia en 1923 un pamphlet très populaire *Le nouveau décalogue de la science*, dans lequel il présenta l'eugénisme comme « la nouvelle règle d'or » qui sauverait la race blanche de la damnation. Gillon fut très impressionné par ce livre et vit la Fondation comme l'instrument par lequel on pouvait appliquer les commandements du Décalogue de Wiggam, c'est-à-dire, les « devoirs de l'eugénisme » que les êtres humains devraient acceptés comme une méthode « ordonnée par Dieu » et « enracinée dans les lois naturelles. »

La Fondation fut en activité du milieu de 1942 – lorsque les premières équipes furent mises en place – jusqu'à sa dissolution fin 1945. Alors, ses projets de recherche sur la population et ses experts furent absorbés par l'INED (l'Institut nationale d'études démographiques). Laissez-moi juste vous résumer ce que j'estime avoir été le travail de la Fondation. Ses projets peuvent être regroupés en cinq groupes plus ou moins cohérents : la lutte contre la faim, l'augmentation de la natalité, la fabrication d'une nouvelle jeunesse, la

recherche du « vrai Français » et la santé des travailleurs. Le choix de ces domaines de recherche révèle le souci des élites de trouver des solutions rapides et efficaces aux problèmes biologiques posés par la guerre et l'occupation tout autant que le consensus des experts et des politiques sur le besoin de trouver des solutions scientifiques aux problèmes à long terme de la nation. On peut se représenter la Fondation comme un immense laboratoire humain dans lequel les chercheurs manufacturaient une somme considérable de données sociobiologiques et en développaient des réponses « scientifiques » pour empêcher « le génocide des Français », pour citer Carrel. Cette tâche était grandement facilitée par un fait que la plupart des analystes n'ont pas vu : la guerre avait produit une population française qui pouvait être « pesé, mesuré et utilisé pour des méthodes expérimentales sociales nouvelles au sein des écoles, des chantiers de jeunesse, des baraquements militaires et des usines. En d'autres termes, la guerre fournissait un environnement concret où les experts pouvaient étudier la vraie personne humaine en action, sans a priori déformant.

Plus notablement dans certains cas, le but recherché était de « revaloriser la population » en enlevant les obstacles qui entravaient l'atteinte de « la performance optimale » du moteur humain de la nation. Ce culte du productivisme mécanique était plus ou moins présent dans tous les domaines de la Fondation et explique en partie le rôle dominant des experts technocrates dont certains s'étaient engagés dans des débats d'avant-guerre sur la modernisation industrielle. Dans ce sens, la Fondation visait l'après-guerre et la reconstruction qu'il voyait comme une opportunité pour appliquer des réformes tant attendues et expérimenter de nouvelles méthodes de gestion sociale. Mais pour faire sens du travail de la Fondation, nous devons adopter une perspective à vues multiples qui combine les buts sociobiologiques de Carrel, la conjoncture de la guerre produisant angoisse et sous-nutrition ainsi que les tendances socio-économiques et démographiques à long terme de la France – particulièrement un déclin démographique et une stagnation économique avérés. Cela nous aide à comprendre : premièrement, le projet ambitieux de régénération humaine de Carrel et les objectifs vagues de la Fondation ; deuxièmement, on comprend mieux l'improvisation qui inspirèrent ses projets et enfin le sens du long terme dont ils sont emprunts.

Pour conclure, j'userai un concept souvent utilisé dans les débats d'histoire récente française en suggérant de penser à Carrel en terme de mémoire conflictuelle et contestée. Il y a d'un côté ce qu'on pourrait appeler « le récit des droits de l'homme » qui le voit comme un

intellectuel qui défendit les politiques de Vichy et celles des nazis, et qui l'utilise comme moyen de parler du racisme passé et présent en France. Mais il y a de l'autre côté « un récit anti-moderne » autant dans sa version catholique conservatrice et intégriste que dans celle islamique intégriste qui utilise ses idées comme le symbole d'une croisade spirituelle contre les méfaits de la civilisation moderne, particulièrement celle du matérialisme. Puis enfin, il y a « le récit de la science » qui est le plus complexe car pluriel et se basant sur deux paradigmes, chacun eux-mêmes basé sur le lègue de Carrel et sa signification historique. En dépit des récents débats, « le paradigme médical » reste largement réfractaire à une révision critique du dossier historique de Carrel. En France, cela commença à changer petit à petit, particulièrement avec les débats sur le génome humain et les dangers d'un retour à l'eugénisme à travers la sélection génétique et le clonage humain. Vous trouverez des preuves de cela dans les références occasionnelles sur les idées de Carrel dans la littérature de divulgation sur le sujet. Un autre exemple fut la débaptisation de la Faculté de médecine Alexis Carrel à Lyon, bien qu'ici je suspecte que des problèmes d'image publique ont joué un rôle. Rien de similaire n'est arrivé aux Etats-Unis où Carrel reste presque absent de l'histoire de l'eugénisme américain. Enfin, je dois mentionner « le paradigme sociobiologique » dans le récit de la science. Ici, l'histoire de la science de la population a commencé à s'intéresser de plus près au lègue politique et institutionnel de Carrel et le récent livre de Paul-André Rosenthal *L'intelligence démographique* en est, je crois, un brillant exemple.